

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 19

Artikel: Nos vieilles cloches : Bogis
Autor: R.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221816>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



NOS VIEILLES CLOCHES BOGIS

Le clocheton de la maison de commune de Bogis, dans le district de Nyon, abrite une petite cloche, pesant une quinzaine de kilogrammes, dont l'origine est assez curieuse. Elle mesure 31 cm. de diamètre sur 27 cm. de hauteur, mais ne porte aucun ornement, ni inscription quelconques. S'il faut en croire un document de l'époque, elle aurait été donnée en 1759 aux communiens de Bogis par un seigneur du voisinage en échange d'un terrain pour l'érection des patibules. C'est ce qui résulte en effet d'un acte reçu par le notaire Samuel Bory, curial de Givrins et dont voici le texte abrégé :

L'an mille sept cent cinquante neuf, et le troisième mars, sur les mains de moy dit notaire sousigné, s'est personnellement constitué honorable Jean-Pierre Dancet, agissant comme gouverneur et au nom de l'honorable Communauté de Bogis, fondé en procureur qu'elle luy a donnée en date du 22 février dernier, assisté de sieur Nicolas Dancet, lieutenant de la Noble Justice du dit Bogis, lequel a consenti et permis que noble et généreux [Horace Benedict Perrinet] des Franches, seigneur de Bossey et du dit Bogis puisse faire ériger des patibules, soit potences sur le terrain que la dite Commune possède au lieu dit les Bois de Commune.

En compensation de quelle permission qui est perpétuelle et irrévocable, le dit Noble Seigneur s'engage à faire présent à la dite commune d'une cloche pesant trente livres, comme consiste de la lettre qu'il a écrite à moy dit notaire sous la date du 21 février écoulé de laquelle discret Jean Pierre Duvillard son homme d'affaires ici présent a été le porteur, etc. Fait à Crassy en présence de César Lautard de iGngins et Pierre Louis Debar de Crassier, témoins requis.

Suit le texte de a procuracion sus-mentionnée dont l'original était signé par les sieurs Dancet, Decrusaz, Melly, Dutrembley, Mumier et Bourguignon, tous communiens de Bogis

Cette cloche sonna-t-elle souvent le glas des condamnés à mort par la justice de Bossey ? Nous n'en savons rien et, dans la contrée personne n'a pu nous indiquer l'emplacement du gibet dont il est question ci-dessus.

La terre de Bossey, mentionnée pour la première fois en 1224, dépendait primitivement du monastère de Bonmont. En 1542, elle fut inféodée au réformateur Antoine Saunier, de Moirans en Dauphiné, collaborateur de Farel à Genève. Après avoir passé en plusieurs mains, elle devint en 1756, la propriété de Horace Benedict Perrinet des Franches, agent de la République de Genève à Paris (1777-1785), auquel LL. EE. de Berne inféodèrent en 1758, le village et une partie du territoire de Bogis. La justice de cette seigneurie se composait alors d'un châtelain et de quatre justiciers.

Le château, situé au centre d'un ancien domaine agricole est, depuis 1904, la propriété de la famille Chenevière-Brot de Genève, qui l'a fait restaurer en lui conservant son caractère du XVIII^e siècle. * R. C.

* Dictionnaire Historique, par Mottaz.

Articles parus : Eclépens, 17 mars 1928 ; Les Clées, 28 janvier 1928 ; Montagny s. Yverdon, 3 décembre 1927 ; Montreux, 3 mars 1928 ; Morges, 31 mars 1928 ; Moudon, 21 et 28 avril 1928 ; Noville, 6 juin 1925 ; Penthaiz, 5 novembre 1927 ; Renens, 14 avril 1923 ; St-Prex, 4 février 1928 ; Valleyressous-Rances, 18 février 1924 ; Vallorbe, 24 septembre 1927 ; Vaulion, 15 octobre 1927 ; Villette, 25 mars 1925 et 4 décembre 1926 ; Vuillefont, 31 décembre 1922 ; Vullierens, 7 avril 1928. — Nyon, 5 mai 1924.



ON TOT CRANO

LOT parâi, lâi avâi dein lo temps dâi dzein tot crano. Faillâi pas lâo cresenâ, po cein que l'étant gatoliâo quemet tot et que l'avant dâi poucing à achomâ dâi bâo. Lè z'ètrandzi n'avant qu'à sè bin tenî, allâ pî !

L'è que, dein clli temps dâi z'auto iâdzo, on appelâve ètrandzi ti clliâo que n'étant pas dâo velâdzo âo bin de la coumouna. Gâ se stausse lâi vègnant âi femelle. L'étant su d'avâi 'na rame-nâie âi danse, âo bin à l'abbayî.

— L'è on ètrandzi, qu'on desâi, faut lâi fotre la bourlâie !

Et dein tote lè vougue, dein tote lè danchâ, lâi avâi dâi nièze eintre clliâo dâo velâdzo et stausse dâo velâdzo vesin que frequenteâvant âo dèfro. On ètâi conteint quand on pouâve dere :

— L'ètâi hiè l'abbayî. On s'è rîdo bin amusâ : on s'è battu et pu on s'è soulâ !

Lè z'affère l'ant tot parâi bin tsandzi. Dan, lâi a dza graneten, pè Velâ-lè-dzenelhie, lâi avant dansî. Tot s'ètâi bin passâ po coumeinci, mâ pè nâo hâore, p'étant arrevâ quatro âo cinq bon fonds de pè Rio-dâi-z'ètiâirû. Et pu, hardi la nièze ! Tant que lè dzouveno de Rio-dâi-z'ètiâirû l'avant saillâ dâo cabaret lè dzouveno de Velâ-lè-dzenelhie et lâi ètant restâ tot solet.

Vaitéc qu'arrevè Trabetset, on coo qu'on lâi desâi dinse po cein que bèvessâi soveint on verro de trào. L'ètâi foo qu'on diâbllio, on colosse avoué sè tsambe corbe. Justameint on lâi desâi assebin lo Crique. Cein lâi vègnâi de famille, câ sa chera, onna pucheinta pètrogne ètâi forta assebin, lè dzein l'appelâvant la Grue.

Mâ clli Crique l'ètâi oncora pllie blliaqueu que crano et desâi adî mè que lâi avâi. A l'ôbre, nion ne pouâve pidâ avoué li, principalement quand l'ètâi on bocon eimmourdzî.

L'arrevè dan dèvant lo cabaret, iô tràove lè valottet dâo velâdzo que fasant dâi grand signo avoué lè bré et que l'étant ti quemet fou.

— Qu'âi-vo très ti ? que fâ dinse Trabetset.

Va pî dedein, que repond ion. Te vâo prâo vère quemet voliant l'adoubâ. Sant que cin coo de Velâ-lè-dzenelhie que no z'ant fotu fro. T'a bî ître lo Crique, te lâi passera assebin, se te lâi va.

— Mè ! lâi passâ ? l'aré pouâre de clliâo cremin ? que repond Trabetset que l'avâi dautràî verro derrâi lè nènè. Eh bin, vo z'allâ vère se su lo Crique po rein âo bin po ouie. Lè vu prâo sailli. Teni ! Mette-vo pî vè la fenîtra. Vè lè z'acouilli fro lè z'on aprî lè z'auto. Vo n'arâ qu'à lè comptâ : Zoup ! ion ! Pauf ! doû ! Crâ ! tràî ! quatro ! Aof ! cinq ! Ah ! ah ! Mille guieux !

Fasâi on bocon né. Lè valet sè betant dâi doû côté de la fenîtra ein âovreint tot grand lè get po bin vère.

Trabetset l'ètâi entrâ. Grand tredon ! Tot d'on coup, la fenîtra s'âovre tota granta. On vâi passâ quacon que l'ètâi accouilli dèfro du de-

dein et que va tsesû su la tserrière. Lè valottet tot conteint sè betant à bramâ :

— Ion !

Lo coo se relâive tot râipau ein sè tegneint la rîta et lâo fâ :

— Cein ne compte pas. L'è mè !

L'ètâi Trabetset, lo blliaqueu !

Marc à Louis.

Entre gosses. — Les vaches ça donne du bon lait, mais les bœufs ça ne sert à rien du tout...

— Mais si ! les bœufs, ça donne du bon bouillon.

Distinguo ! — Un chauffeur d'automobile comparait pour excès de vitesse, et pour avoir appelé « âne » l'agent de police qui lui a dressé contravention.

— Alors, dit-il, goguenard, on n'a plus le droit d'appeler âne un agent ?

— On ne l'a jamais eu, répond sévèrement le président. Vous ne devez pas insulter la police.

— Mais enfin, insiste l'homme, au moins peut-on appeler « agent » un âne ?

— C'est une autre affaire, consent le juge en souriant. Et rien ne s'y oppose si cela peut vous faire plaisir.

— Bon, encaisse le chauffeur, triomphant.

Et se tournant vers le sergent de ville :

— Au revoir, agent ! lance-t-il.

LE PÈRE LA VIEILLE

ENCORE une de ces figures qui remontent des lointains de mon passé.

Un mystérieux personnage.

Deux fois par an, à l'aller et au retour, il traversait le Pays de Vaud. Chaque printemps le voyait arriver. En automne, les premières gelées le ramenaient.

Où allait-il ?

Dans les Allemagnes, disaient les uns.

En Hongrie, disaient les autres.

A Notre Dame des Ermites ? suggéraient quelques-uns.

A vrai dire, pas plus les uns que les autres n'en savaient rien. Tous ceux qui là-dessus avaient voulu l'interroger, y avaient perdu leur latin. Pour des éclaircissements autant en attendre du sphinx. Il avait une certaine manière de répondre qui déconcertait les plus curieux. L'accent était bref ; les phrases courtes et cassantes vous laissaient interdit, comme si tout à coup le sol se fût dérobé sous vos pas. Aussi n'y revenait-on pas deux fois.

Qui était-il ? — On n'en pouvait dire davantage.

Bien qu'il se fit appeler le Père la Vieille, on doutait que ce fût son vrai nom. Tout en lui était énigmatique.

Bien malin celui qui eût pu définir son âge, car il semblait n'en point avoir. Comme on le voyait toujours le même, il paraissait ne jamais avoir été jeune.

Qu'on se figure un homme de taille moyenne, maigre, le teint pâle, les traits nobles, et une longue barbe grise qui envahissait à peu près tout le visage, ne laissant à découvert que le nez et les yeux, des yeux limpides, noirs et brillants comme deux charbons ardents. Le front disparaissait sous une large casquette de fourrure, noire et très vieille, d'où s'échappaient en grosses mèches des cheveux gris et soyeux comme la barbe. Il était enveloppé dans une longue houppelande brune, presque traînante. Une corde, dont les bouts flottants étaient noués à plusieurs endroits, la serrait à la taille. Pas d'autres bagages que son bâton et